

Davranché Guillaume *Trop jeunes pour mourir. Ouvriers et révolutionnaires face à la guerre (1909-1914)*, Paris, L'Insomniaque – Libertalia, 2014, 543 p. 20 euros

Plusieurs sujets actuels et des aspects moins connus font de ce livre une lecture passionnante.

Le premier attrait est que la période 1909-1914 de l'histoire sociale française est mal connue. Et même, presque un trou noir sur le plan de l'activité anarchiste. C'est donc un éclairage, non seulement nouveau, mais c'est une découverte véritable.

Tout au contraire, en Argentine, Bulgarie, Espagne, Italie, Portugal et Russie (pour les pays que je connais assez bien), la même période obligerait à aborder des problèmes lourds de conséquences, fondamentaux pour l'histoire sociale et anarchiste.



Guillaume Davranche a su tirer partie de la platitude apparente du moment historique étudié, en tissant son récit selon les élans, les émois, les conflits qui surgissaient. On a, par conséquent, une chronique très vivante, accompagnée d'une riche iconographie fondée sur des caricatures de l'époque, constamment présentes, mais non pas envahissantes.

Elles commencent, d'ailleurs, par de truculents portraits d'individualités et de tendances, contradictoires, qui ont animé ces années 1909-1914.

Pourquoi « contradictoires » ?

Janvion, par exemple, a été anarchiste, puis syndicaliste critique de la charte d'Amiens « neutraliste » et des fonctionnaires syndicaux (quasi inamovibles). Jusque là, tout va bien, mais Janvion était obsédé par le complot juif et maçonnique qu'il flairait et gonflait dans les milieux prolétariens. Tant et si bien, qu'une fois directeur du périodique « *Terre libre* », il finit par devenir un bon xénophobe en 1914<sup>1</sup>.

Bref, après les portraits, le lecteur est séduit, et il peut aborder les 450 pages (moins en retranchant l'iconographie), à lire ou à consulter selon ses préférences, comme le propose l'auteur. Sur ce plan, les index de matières et de noms sont une aide précieuse, indispensable.

Un second aspect qui me tient à cœur est la CGT.

Face au militarisme et au pacifisme, elle a tellement hésité sur quel pied danser qu'elle s'est enlisée définitivement dans l'impuissance en 1914.

Gustave Hervé, grand démagogue, belle plume et grande gueule, a longtemps courtisé la CGT, puis a voulu la marier au PS. Mais même sans Hervé, la CGT, là aussi, hésitait.

---

<sup>1</sup> Je prends à Anarlivre [http://anarlivres.free.fr/pages/biographies/bio\\_Janvion.html](http://anarlivres.free.fr/pages/biographies/bio_Janvion.html) la fin de la biographie d'Émile Janvion : *En 1913, il est exclu de la CGT pour antisémitisme. Il sympathisera par la suite avec les royalistes de l'Action française et « sombrera dans le nationalisme ». Il meurt, « muni des sacrements de l'Eglise », en 1927 et est inhumé au cimetière de Bagneux.*

Hervé a en grande partie gâché lui-même ses ambitions car il était la contradiction presque à l'état pur. On pourrait dire que cet admirateur de la sociale démocratie et du nationalisme (après en avoir dit et écrit pis que pendre) est un sosie des anarchistes individualistes de son époque, comme on va le voir.

Toujours au chapitre de la CGT, il est fondamental de connaître la vision des réformistes qui ont excellemment critiqué le stratagème des syndicalistes révolutionnaires, anarchiste comme Pouget et blanquiste comme Griffuelhes (un syndicalisme qui, en 1909, possède encore quelques bastions). Mais les fédérations réformistes *pèsent près de 200.000 syndiqués, quand les fédérations révolutionnaires n'en regroupent que 120.000. S'ils [les réformistes] ont longtemps été tenus à l'écart de la direction confédérale, ce n'était dû qu'au mode de scrutin, fondé non sur le vote proportionnel, mais sur le vote par syndicat* (p. 12). Une arnaque paradoxale car ce fut la même tactique de Marx, soi disant en accord avec le contrôle et la révocation par la base en 1871, au congrès de 1872 à La Haye pour éliminer la tendance des bakouniniens de l'AIT<sup>2</sup>.

Un troisième aspect, très intéressant, renforce nos convictions libertaires sur le climat politique et patronal presque constamment nauséabond, et les compromissions inévitables des tendances du parti socialiste. Et pour la dégringolade dans le réformisme, la CGT va finir par être à la remorque des socialistes et des gouvernants, avant l'apothéose de la négation de la lutte de classe durant presque tout le temps de la première guerre mondiale.

Les dirigeants de la CGT avaient sans doute trop misé, entre 1909 et 1914, sur un discours pseudo révolutionnaire, et vraiment révolutionnaires pour les syndicats du bâtiment (surtout parisiens). Mais les deux tendances, tout en ayant négligé l'opium nationaliste, se sont retrouvées face à un désaveu des adhérents, en quête de davantage de revendications salariales et sensibles aux chants des sirènes anti allemandes.

Quatrième plan, qui ne concerne pas que la CGT, bien entendu, c'est le système des « permanents » ou « fonctionnaires syndicaux », termes plus exacts, puisqu'il s'agit de salariés d'une centrale syndicale.

Au congrès anarchiste d'Amsterdam en 1907, l'anarchiste cégétiste, Pierre Monatte, et l'anarchiste critique du syndicalisme, Errico Malatesta, s'étaient exprimés de façon catégorique et diamétralement opposée.

*« La CGT se gouverne de bas en haut ; le syndicat n'a pas d'autre maître que lui-même ; [...] Le fonctionnarisme syndical, aussi, soulève de vives de critiques, qui, d'ailleurs sont souvent justifiées. [...] des militants n'occupent plus leurs fonctions pour batailler au nom de leurs idées, mais parce qu'il y a là un gagne-pain assuré. Il ne faut pourtant pas en déduire que les organisations syndicales doivent se passer de tous permanents. [...] les défauts peuvent se corriger par un esprit de critique toujours en éveil.<sup>3</sup> »*

*« En règle générale: l'anarchiste qui accepte d'être le fonctionnaire permanent et salarié d'un syndicat est perdu pour la propagande, perdu pour l'anarchisme ! Il devient désormais l'obligé de ceux qui le rétribuent et, comme ceux-ci ne sont pas anarchistes, le fonctionnaire salarié placé désormais entre sa conscience et son intérêt, ou bien suivra sa conscience et perdra son poste, ou bien suivra son intérêt et alors, adieu anarchisme !<sup>4</sup> »*

Dans la période 1909-1914, le problème va souvent se reposer violemment (p. 147) et ressurgir durement à propos de la non rééligibilité des fonctionnaires syndicaux (pp. 423, 427-

---

<sup>2</sup> Marx relisait-il ses propres pages ? Voir une réponse :

[http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/bulletin\\_OK\\_internat-no2-2.pdf](http://www.fondation-besnard.org/IMG/pdf/bulletin_OK_internat-no2-2.pdf) (p. 4 et suivantes).

<sup>3</sup> Miéville Ariane et Antonioli Maurizio *Anarchisme & Syndicalisme. Le Congrès Anarchiste International d'Amsterdam (1907)*, Rennes, Paris, Nautilus/Éditions du Monde libertaire, 1997, p. 187

<sup>4</sup> *Idem*, p. 197.

431, 460-463). Je crois que tout le problème tient en deux remarques liées à la pratique (p. 461) :

*Si nous voulons pouvoir tabler sur la valeur morale des individus que nous plaçons à notre tête, il ne faut pas que les postes qu'ils occupent soient considérés par eux comme une sorte de sinécure à vie. Mais [...] il y a pénurie de gens qui veulent prendre des responsabilités.* Et le résultat a été que dans la CGT, entre 1909 et 1914, la non rééligibilité des fonctionnaires syndicaux n'a presque jamais été adoptée.

Des affirmations de Monatte et Malatesta, deux évidences ressortent. La première est que la CGT française n'a jamais fonctionné comme le prétendait Monatte (voir la démonstration qui arrive).

La seconde est que Malatesta, qui toisait de haut le syndicalisme, n'a pas compris le rôle des permanents dans le développement syndical, parce qu'il n'analysait pas en parallèle le rôle d'individus inamovibles dans les organisations anarchistes, à commencer par le sien<sup>5</sup>.

Pourquoi est-ce que la CGT française ne s'est jamais gouvernée de bas en haut ?

Émile Pouget nous en donne la raison :

*« D'ailleurs, ce qui indique combien les militants syndicalistes sont fondés à se considérer comme synthétisant les aspirations et les vœux de tous, c'est que, lorsque les circonstances l'exigent - en cas de conflit avec le patron, par exemple - les non-syndiqués prennent le chemin du Syndicat et viennent spontanément se grouper et batailler à côté des camarades qui, avec patience et énergie, ont préparé l'action. Les non-syndiqués, les inconscients, n'ont donc pas à s'offusquer de cette sorte de **tutelle** morale que les " conscients " s'arrogent. [...] Au surplus, les tardigrades [Sic, !!!] seraient mal venus à récriminer, car ils profitent des résultats acquis par les camarades conscients et militants - et ils en bénéficient sans avoir eu à pâtir de la lutte.<sup>6</sup> »*

L'expression de « sorte de **tutelle** morale » vaut son pesant d'or : pour Bakounine, c'est le nœud coulant de la hiérarchie incontrôlable<sup>7</sup> ; pour les réformistes, c'est la confirmation de leur rôle de chefs omniscients du mouvement ouvrier.

---

<sup>5</sup> La preuve en est que Malatesta et Fabbri, qui étaient les têtes pensantes et agissantes du mouvement anarchiste italien, syndicalisme libertaire inclus, n'ont pas compris entièrement les inquiétudes de Camillo Berneri.

<sup>6</sup> Pouget " Les bases du syndicalisme " 1904, même idée dans Pouget *La Confédération générale du travail*, Paris, CNT-RP, 1997, pp. 140 et 165-166.

<sup>7</sup> *Tout en rendant complète justice à l'intelligence, à la science du citoyen Marx, [...] nous n'avons jamais voulu courber nos têtes devant lui, ni le reconnaître pour notre chef, ayant tous l'idolâtrie en horreur [...] tout ce qui s'appelle autorité, gouvernement, **tutelle**, individualités dominantes ou des chefs.* « Lettre à Anselmo Lorenzo » (1872), <http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article793> [...] *qu'il me soit permis, en même temps, d'exprimer le désir, que la grande intelligence de Marx lui fasse comprendre enfin -une chose que généralement les pères comprennent peu- que du moment que l'enfant a grandi il faut l'émanciper de toute **tutelle**, tant publique que masquée. Même source.*

*M. Marx et de ses amis (~~qui~~) commenceront aussitôt à l'affranchir [le peuple] à leur manière. Ils prendront en main les rênes du gouvernement, parce que le peuple ignorant a besoin d'une bonne **tutelle**;* [Étatisme et anarchie, 1873, Paris, Champ libre, 1976, p. 349], *Discussion avec Bakounine* Paris, CNT-RP, 2006, p. 57 <http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article947>

*Ainsi, aucun État, si démocratiques que soient ses formes, voir la république politique la plus rouge, populaire uniquement au sens de ce mensonge connu sous le nom de représentation du peuple, n'est en mesure de donner à celui-ci ce dont il a besoin, c'est-à-dire la libre organisation de ses propres intérêts, de bas en haut, sans aucune immixtion, **tutelle** ou contrainte d'en haut, parce que tout État, même le plus républicain et le plus démocratique, même pseudo-populaire comme l'État imaginé par M. Marx, n'est pas autre chose, dans son essence, que le gouvernement des masses de haut en bas par une minorité savante et par cela même privilégiée, soi-disant comprenant mieux les véritables intérêts du peuple que le peuple lui-même. (Étatisme et anarchie, o. c., p. 220) Discussion o. c., p. 18.*

Un cinquième attrait concerne la moitié du prolétariat et de la société : les femmes d'en bas, dans le sens des ouvrières et des ménagères. Et ces dernières vont lancer spontanément un mouvement d'action directe pour obliger *les marchands à vendre le lait, le beurre, les œufs au prix fixé par elles* (p. 189), et elles créent, de surcroît, des ligues ou des syndicats de ménagères, avec l'aide des bourses du travail et de syndicalistes hommes qui se rendent compte de l'efficacité des femmes. D'autres aspects sont présentés par l'auteur, notamment les rapports des femmes ouvrières ou ménagères avec leur famille (pp. 325, 327), et avec les féministes : *Théoriquement favorables à la journée de huit heures, ces dernières jugeaient en effet inconcevable que leurs petites bonnes puissent en bénéficier !* (p. 322)

Le sixième point souvent abordé est la franc-maçonnerie (F.M.) et le mouvement syndical et anarchiste (voir l'index des matières et surtout la p. 446).

Une organisation interclassiste qui défend la démocratie bourgeoise ne peut avoir de contacts réels avec des libertaires, si ce n'est lors de conflits où un régime veut la supprimer (fascisme et marxisme léninisme). Puis, à l'instar des armées anglaises, françaises, nord – américaines, qui ont incorporé des antifascistes espagnols (et parmi eux des cénétistes), les maçons, les résistants de gauche, etc., ont tout oublié de leurs promesses d'abattre le fascisme catholique espagnol.

Promettre est bien, oublier ce qui pourrait nuire à la F.M. est mieux (le B.a.-ba de la politique !!). Quant au colonialisme, aux maux de la hiérarchie, le patriarcat, etc., la F.M. (avec ses tendances multiples), dans la pratique, est demeurées à l'image des démocraties où elle possède ses loges.

Un septième aspect très important concerne les facettes puantes et respectables de l'anarcho-individualisme en proie à un paroxysme de tensions (p. 41), parfois meurtrières (p. 108), puisque les discussions entre individualistes (« scientifiques » et « sentimentaux », p. 42) – du moins en 1910 – utilisaient les balles pures et dures. Ce comportement peut expliquer une certaine attirance pour les délinquants, vus comme des révoltés, des libertaires en puissance.

En soi, l'analyse coïncide totalement avec celle de Bakounine dans sa « Lettre à Sergueï Guennadevitch Netchaïev<sup>8</sup> » en 1870, qui n'a été connue en français qu'à partir des années 1960. Mais Bakounine voyait beaucoup plus large :

*Je suis profondément convaincu qu'un des principaux moyens pour atteindre ce but [le changement social] peut et doit être fourni par le peuple des cosaques libres [ce que Makhno comprit spontanément], par la multitude de nos vagabonds (les saints et les autres), les pèlerins et les bégouni [des croyants opposés aux lois et au tzar], les voleurs et les brigands - par tout ce monde qui se terre, proteste depuis des temps immémoriaux contre l'État et l'étatisme et contre la civilisation knouto-germanique [comprendre la hiérarchie].*

Et Bakounine d'ajouter :

*Utiliser le monde des brigands comme instrument de la révolution populaire, comme moyen pour établir un lien entre les soulèvements de masse isolés, est une tâche difficile ; j'en admet la nécessité, mais en même temps j'avoue que je suis complètement incapable de m'y consacrer. Pour l'entreprendre et la mener à bonne fin, il faut avoir des nerfs solides, une force herculéenne, des convictions passionnées et une volonté de fer. [...] Aller vers les brigands ne signifie pas devenir soi-même un brigand et rien qu'un brigand; [...] partager leurs passions, leurs misères, leurs mobiles souvent odieux, leurs sentiments et leurs actes ; cela signifie leur donner une âme nouvelle et éveiller en eux le besoin d'un but différent [...]*

---

<sup>8</sup> <http://www.fondation-besnard.org/spip.php?article1373>

Mais les individualistes, de l'époque que Guillaume Davranche a étudiés, ne maniaient pas les nuances et se contredisaient lamentablement. Comme Émile Armand et ses compères (pp. 219-220, 223) ; dont Victor Kilbaltchiche (ce dernier prendra plus tard le nom de Victor Serge) qui montrait déjà ses dons de caméléons pour s'adapter aux situations le mettant en valeur, passant ensuite au marxisme léninisme puis à la sociale démocratie (en gardant, parfois, des côtés attachants).

Le comble du ridicule est atteint par Mauricius vis-à-vis de l'anarchisme organisé (pp. 479 et suivantes). Cependant, l'anarchiste individualiste Mauricius (et d'autres) avec l'anarchiste franc-maçon Sébastien Faure (et d'autres ??) seront tous deux anti patriotards en 1914-1918.

Les évolutions politiques (comme pour les caméléons Émile Janvion et Victor Serge) sont parfois imprévisibles. Et sur le pacifisme face à la guerre de 1914-1918, Guillaume Davranche souligne le rôle des anarchistes (pp. 515-516), même si les historiens n'ont lorgné (et ils lorgnent encore) que sur Zimmerwald et les futurs marxistes léninistes<sup>9</sup>.

Enfin, l'anarchisme organisé, social, responsable (ou presque) émerge, puis se développe avec force. C'est la FCAR : Fédération communiste anarchiste révolutionnaire, dont le Manifeste (pp. 525-526) est bref et clair, tout en étant sans ambiguïtés sur le syndicalisme, l'illégalisme et l'individualisme (abordé intelligemment - à mon avis -).

L'anarcho-individualisme est *erroné* et *décevant*, mais la FCAR *respecte l'indépendance des individus* et le but recherché est que *tous les individus débarrassés de l'autorité politique [...] puissent, physiquement, intellectuellement et moralement, s'épanouir dans la vigueur, le savoir et la bonté.*

L'ouvrage foisonne de multiples centres d'intérêt avec l'actualité et chacun-e y trouvera les siens.

Frank, 24.03.15.

---

<sup>9</sup> Il faut rendre justice à Lénine (et à son marxisme) qui a su être un Adolphe Tiers, digne du massacreur de la Commune de Paris. Et comme lui, il a bien mérité de la bourgeoisie, la rouge, qui aujourd'hui encore, droite dans ses bottes, arbore le néo libéralisme, comme elle couvrait le goulag, en URSS et dans ses colonies.